



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2^e près le passage de l'Opéra.
Robe d'organdie brodée, Chapeau de paille de riz orné de fleurs des champs.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES.



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LE LENDEMAIN D'UNE CATASTROPHE.

LE peuple se portait en foule du même côté, chacun courait, se précipitait; le cavalier franchissait habilement le boulevard, et le modeste cocher de fiacre, excitant du geste et de la voix ses pauvres rossinantes, cherchait à dépasser le somptueux équipage qu'entravait à son tour un

malheureux porteur d'eau ou un charretier accroché. Il ne s'agissait cependant ni de l'entrée d'un souverain, ni d'une première représentation, ni d'un nouvel édit; il n'y avait point de phénomène à découvrir, point de monstrueux géans à aller voir, point de cortèges étrangers à admirer. Mais lorsque la foule, arrivée au lieu du rendez-vous, se groupait en masse, s'agitait en tous les sens, se pressait à l'envi; elle apercevait, pour prix de ses efforts curieux, un monceau de cendres, une charpente brisée, des murs noircis par le feu, et peut-être quelques débris d'un squelette dispersé par les flammes. Tel est le spectacle que l'on a vu chercher ces jours derniers à la place de l'Ambigu-Comique. Le théâtre, où se peignaient toutes les passions de la vie, est devenu lui-même le théâtre d'une de ses plus affreuses fatalités. Les détails de ce malheureux événement ont été transmis partout; mais ce qui n'a pu frapper les regards des étrangers, c'est ce concours de monde attiré autour de l'édifice le lendemain de sa catastrophe. Il semblait que l'on voulût y venir encore chercher des émotions: l'étonnement, l'horreur, la pitié s'exprimaient partout, et peut-être quelque approbation aurait été accordée à ce peuple sensible, si le caractère français reprenant trop tôt son empire, n'avait fait retrouver à la plupart assez de légèreté pour réprimer ses regrets, ressaisir sa gaieté, profiter de l'occasion pour aller prendre des glaces au Jardin Turc, et peut-être même souper au Cadran Bleu.

— Les schalls en blondes noires ne sont pas encore passés de mode cette année; on en voit dont les dessins sont admirables. Les plus nouveaux présentent des guirlandes qui, traversant le schall dans deux sens opposés, forment de grands carreaux qui aboutissent à la grande guirlande qui entoure le schall.

— Généralement les guirlandes croisées sont les fonds adoptés pour tous les genres de broderies; on les emploie sur le tulle, la blonde, la mousseline. On les voit sur des fonds de robes, des canezous, des manches, des écharpes; quelquefois, au lieu de guirlandes, ce sont des chaînettes ou des zigzags passés en gros fils plats, et traversés dans la même disposition.

— Les grands schalls en barèges se multiplient de jour

en jour ; indépendamment de ceux à grands carreaux bariolés , on en voit beaucoup à fonds blancs , ayant une large bordure bleue , verte , jaune ou rouge foncé ; cette bordure est quelquefois tout unie , mais la plupart sont divisées en quatre raies à un pouce de distance. Un côté du schall est garni d'une frange.

— Les écharpes en barège ne se portent que dans le négligé ; celles en grenadine , crêpe de Chine et autres sont admises pour toutes les toilettes. Les écharpes en barège ne sont ordinairement que d'une seule couleur , avec quatre bordures noires ; on les porte aussi pliées en carré comme les schalls larges.

— Il est permis de porter sur un chapeau négligé une grande plume frangée ; mais alors elle est beaucoup plus penchée sur la passe que sur les autres chapeaux. Nous avons vu une jolie capote en crêpe rose , garnie de blonde , sur laquelle était placée une de ces grandes plumes , rose au milieu et oiseau de paradis sur le bord.

— Beaucoup d'élégantes portent en négligé de jolies capotes en gros de Naples blanc , ornées de nœuds de rubans en satin rose cousus avec un ruban en moiré blanc. Quelques-unes de ces capotes sont doublées en rose , et conviennent particulièrement à toutes les jeunes personnes.

— Une des plus jolies étoffes pour robes habillées est la palmirienne ; les broderies en soie dont on les orne y paraissent avec beaucoup d'avantage. Ce tissu , qui tient un milieu entre la popeline et le barège , est d'un moëlleux qui le rend très-favorable aux robes plissées. Nous en avons vu garnies en volans brodés ou par deux ou trois grands biais , séparés par deux guirlandes brodées sur le jupon.

— On porte beaucoup de robes en foulards ; les plus recherchées sont couleur oiseau de paradis , avec des rames noirs. Les dessins d'oiseaux , dont le règne est assuré pour toute cette saison , se retrouvent aussi sur ces foulards. On voit de petits colibris parsemés sur des fonds solitaires. D'autres oiseaux de diverses couleurs , entremêlés dans des branches de feuillage qui forment colonnes sur l'étoffe , dont les dessins sont petits , tels que mouches , grains d'orge , étoiles , etc. On emploie aussi les foulards pour redingotes du matin.

MÉMOIRES ANECDOTIQUES,

*Sur l'intérieur du palais et sur quelques événemens de l'empire,
depuis 1805 jusqu'au 1^{er} mars 1814;*

PAR M. DE BEAUSSET, ANCIEN PRÉFET DU PALAIS.

Nul n'est un héros pour son valet de chambre ; mais Napoléon semble avoir échappé à la loi générale consacrée par cet adage. Sur sa roche d'exil comme dans sa toute-puissance, dans l'intimité de sa vie domestique comme entouré de l'éclat de la victoire, il exerce le même prestige sur tout ce qui l'approche. Ses moindres habitudes sont recueillies avec autant de soin, et livrées à la postérité avec autant de respect par ses panégyristes, que les faits les plus mémorables de sa brillante carrière. Sous ce rapport M. de Beausset ne laisse en arrière aucun de ceux qui l'ont devancé dans l'histoire de Napoléon; il met autant d'importance et d'exactitude à nous décrire comment son héros se faisait lui-même la barbe tandis que son mamelouk Rustan, comme un satellite autour de sa planète, tournait autour de lui pour lui présenter le miroir du côté convenable, qu'il en apporte à nous dépeindre la contenance du conquérant sur les champs de bataille, alors que d'un de ses gestes pouvait dépendre le sort du monde. On ne saurait cependant disconvenir que la bonne foi et la modestie de l'auteur ne répandent un charme puissant sur ce qu'il y a même de trop minutieux dans son ouvrage, qui renferme d'ailleurs en foule des anecdotes aussi curieuses que piquantes. Nous citerons celle relative à l'incendie qui changea en une scène de mort et de deuil, la brillante fête donnée par le prince de Schwartzemberg, à l'occasion du mariage de Marie-Louise : quoique cette catastrophe soit encore présente à tous les esprits, M. de Beausset la décrit avec des circonstances et une vérité qui donnent à son tableau tout l'intérêt de la nouveauté.

De grands préparatifs avaient été ordonnés par le prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, pour la fête qu'il offrit à LL. MM. le 1^{er} juillet. Les salons de l'ancien hôtel de Montesson ne se trouvant pas assez vastes, son

architecte avait fait construire en bois une grande salle de bal, à laquelle on arrivait, à la suite des appartemens, par une galerie également en bois...

On dansait depuis une heure dans cette salle, lorsqu'un courant d'air, agitant un des rideaux placés aux croisées de la galerie en bois, le poussa contre les bougies, qui malheureusement étaient trop rapprochées; ces rideaux s'enflammèrent. Le comte Dumanoir, chambellan de l'empereur, et M. de Trobriant essayèrent en vain d'éteindre le feu qui gagna promptement le plafond de papier vernis. En moins de trois minutes, l'incendie, comme une traînée d'artifice, gagna les plafonds de la salle et toutes les légères décorations dont elle était ornée.

Placé par hasard auprès de la porte du jardin, il me fut facile de sortir un des premiers avec les dames que j'avais accompagnées; à peine étais-je dans le jardin, que j'entendis tomber avec fracas le grand lustre: des cris de douleur et d'effroi se mêlaient à cette scène d'horreur; la foule, qui se pressait et qui s'étouffait elle-même par ses propres efforts, rendait la sortie encore plus difficile. Le parquet de cette salle ne put y résister; il s'entrouvrit et des victimes sans nombre y furent écrasées et dévorées par le feu qui les enveloppait de toutes parts; et dans le jardin, que de cris et de larmes!... La mère, avec des sanglots aigus, appelait sa fille, les femmes leurs maris, les maris leurs femmes, les filles leurs mères, l'ami son ami. Des plaintes déchirantes étaient les seules réponses à tant d'angoisses et de douleurs! En peu de minutes les flammes avaient dévoré ce lieu qui, naguère semblable à un palais enchanté, renfermait tout ce que la France avait de grâces et de beauté... lorsque tout à-coup, au milieu des débris enflammés, et lorsque tout était silencieux comme la mort, on vit s'élancer une femme jeune, belle, d'une taille élégante, couverte de diamans, agitée, poussant des cris douloureux, des cris de mère... Cette désolante apparition fut rapide comme l'éclair qui fend le nuage obscur... Elle n'était déjà plus cette belle princesse de Schwartzemberg!... et sa jeune famille était dans le jardin à l'abri de tout danger.

Alors on se rappela avec effroi, qu'en de pareilles cir-

constances les fêtes pour le mariage de Louis XVI encore Dauphin, furent changées en jour de deuil, et l'on fut plus que jamais tenté de penser que la providence réserve les plus grandes catastrophes aux fortunes les plus grandes.

MÉLANGES.

— Une cause singulière s'est présentée, le 10 juillet, à l'audience du tribunal de police de Fontaine-le-Beau (Seine-Inférieure), présidé par M^r le maire de l'endroit, à la fois juge et ministère public, ainsi que cela se pratique dans la plupart des bourgs et villages où il n'y a pas de justice de paix. Il s'agissait d'un *serpent* qui avait eu quelques démêlés avec M. le curé ; voici à quelle occasion.

Le dimanche précédent, M^r le curé, prêchant sur le péché originel, avait plusieurs fois répété : *le serpent maudit, le serpent qui a causé la perte de tant d'individus !* Un serpent, non pas un Boa, mais un de ces virtuoses en surplus, qui, musiciens de toutes leurs forces, écorchent quelquefois les oreilles des fidèles, un serpent se lève tout à coup, et, interrompant le vénérable pasteur, d'un ton moitié furieux, moitié stupéfait : « Moi, j'ai causé la perte » de tout ce monde-là, s'écrie-t-il ! Apprenez que depuis » cinquante ans que je suis serpent, de père en fils, je n'ai » jamais fait tort à personne. Je ne suis qu'un serpent, mais » je suis honnête ; en dise autant qui pourra. »

Ayant répondu quelques injures à M^r le curé, qui tentait vainement de lui faire entendre les explications les plus satisfaisantes, le susceptible serpent a été traduit en simple police et condamné à deux jours de prison, « Attendu, dit » le jugement, qu'il est bien permis d'être ignorant, mais » qu'il est défendu d'insulter personne et de troubler » l'office divin. »

Le serpent, qui est Normand, veut, dit-on, interjeter appel.

(Extrait de la Gazette des Tribunaux.)

— Un premier acteur de l'Opéra étant tombé malade au moment d'une première représentation, on choisit pour le remplacer un acteur subalterne. Celui-ci chanta et fut sifflé; mais, sans se déconcerter, il regarda fixement le parterre, et lui dit : « Je ne vous conçois pas; devez-vous » imaginer que, pour six cents francs que je reçois par » année, je vais vous donner une voix de deux mille écus? » Le public, satisfait par cette excuse, couvrit l'acteur d'applaudissemens pendant tout le reste de son rôle.

— Un soldat français, qui a fait les dernières guerres de Russie, avait enterré un petit trésor à l'entrée d'un village au-dessus de Wilna, se promettant bien de le reprendre à son retour. Le soldat fut fait prisonnier après la déroute de Moscou; envoyé au fond de la Sibérie, il ne recouvra sa liberté qu'à la fin de l'année dernière. En passant à Wilna, il se rappela son trésor et voulut le reprendre, après avoir reconnu l'endroit où il l'avait déposé. Quel fut son étonnement de trouver à la place de son dépôt une petite boîte en tôle, renfermant une lettre à son adresse, par laquelle on lui indiquait une maison de commerce à Nancy, où il pourrait toucher la somme enfouie, plus les intérêts depuis l'année 1813. Le malheureux soldat pensait bien que c'était une mystification; cependant il se présenta à la maison indiquée, où on lui remit son capital avec douze années d'intérêts. Avec cette somme, il a formé à Nancy même un petit établissement qui le fait vivre d'une manière honorable. Mais il n'a jamais pu savoir comment son petit trésor lui avait été enlevé et remis, quelque démarches qu'il ait faites pour y parvenir.

— L'Ambigu-Comique était assuré, à la Compagnie du Phénix, pour une somme de 200,000 fr.

— La pièce des *Trois Faubourgs* n'a obtenu aux Variétés qu'un succès contesté. Le premier acte promettait une heureuse issue, mais quelques spectateurs scrupuleux se sont effarouchés de certaines plaisanteries, et des sifflets se

sont fait entendre. Cependant, au moyen de quelques coupures, les *Trois Faubourgs* pourront rappeler de ce premier jugement, auquel on assure que la malveillance a eu part. Brunet y montre un portier du faubourg Saint-Antoine avec une vérité et un naturel dignes de lui.

— Le fameux vase en bronze du sculpteur Perrestrono, qui avait été fondu à Rome, sous le pontificat de Léon X, et qui avait été enlevé de la sacristie de Sainte-Marie-Majeure, en 1771, par des brigands, vient d'être retrouvé à Plaisance. Il était enterré jusqu'aux anses dans la boutique d'un perruquier qui s'en servait pour jeter ses eaux savonneuses. On doit sa découverte à un jeu du hasard. Les amis des arts se sont transportés à cette nouvelle chez le perruquier qui n'a pas voulu se dessaisir de ce chef-d'œuvre, disant qu'il avait acheté sa maison avec le vase, et qu'il devait lui appartenir. Voilà un procès qui va s'élever entre la ville de Rome, celle de Plaisance et le perruquier plaisantin.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, No 47 bis, et rue St.-Louis, No 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

À Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

À Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 485.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, no 46, au Marais.